

# Methodologies de la notation des textes basques

TXOMIN PEILLEN

Récemment, devant plusieurs bascologues de renom, nous avons évoqué un sujet d'incertitude dans nos recherches; comment transcrire un texte de transmission orale, ou d'ethnologie? La question du texte primitif et du texte définitif se pose à tout chercheur européen dans les domaines précités, mais en basque la complexité est encore plus grande. cependant nous avons donné la correspondance dans son orthographe et forme

De nombreux textes ont été recueillis de la bouche du peuple dans des conditions variées, au cours du XIX<sup>ème</sup> et XX<sup>ème</sup> siècle. Parfois nous ne possédons qu'une seule version d'un texte et souvent ce n'est pas la meilleure condition de son approche. Prenons le cas des textes de littérature populaire *d'Euskal Erriaren Yakintza*, recueillis par R.M. de Azkue. Ce grand ethnologue a modifié les textes quant à leur syntaxe:

*«ta nik orduan esakera bat burutu arte itxaron ta gero euskeraz yosita banan banan paperatzen nituen (op. cit. préface p. 19).*

Azkue se félicite d'avoir amélioré, également, le vocabulaire de ces textes:

*«Yakingai au Benaparroan ta Lapurdin euskera garbiz eman zidaten Zuberoan berriz uf! iru erdarakadaz apaindua... (op. cit. pref. p. 20).*

L'auteur cite un proverbe dont il corrige trois termes souletins d'origine romane, qui sont les seuls connus dans le peuple: *esperantxa*, *plazer* (mal transcrit *pladzer*), *xangri* (mal transcrit *xagriña*); si bien qu'un ethnologue enquêtant en Soule ne serait pas compris s'il répétait le proverbe collecté par Azkue. Dans le *Cancionero popular Vasco*, l'ethnologue ira plus loin, il remplacera des paroles populaires jugées obscènes ou grossières –notamment dans des chants souletins– par des poèmes de sa composition. Il ne faisait en cela que suivre des traditions basques qui datent du XVI<sup>ème</sup> s., mais il avait l'honnêteté de nous prévenir; faute de nous fier à la langue, de pouvoir rétablir une version primitive, les textes d'Azkue demeureront une source inégalable pour de nombreuses idées et croyances transmises par notre culture populaire.

Il est probable que la censure ne s'est pas exercée seulement au niveau de quelques mots, mais aussi à celui des idées. Il en va de même pour les «*Légendes du Pays Basque*» (d'après le tradition) de Jean Barbier, réécrites par l'auteur. Alors, si nos chercheurs du début du siècle ont succombé à de telles embûches, quelle confiance pouvons nous accorder à ceux du XIX<sup>ème</sup> siècle, tels J.D. Sallaberry de Mauléon, source de textes anciens pour le Pays Basque oriental? Nous aimerions bien lire les relevés d'origine et savoir si le «bon goût» littéraire moderne n'en a point écarté des strophes jugées absurdes, illogiques ou peu réussies.

Qui n'a pas été tenté d'en faire autant. Nous citerons, cependant, des solutions possibles. Ainsi Jean Haritschelhar, dans *l'Oeuvre poétique de Pierre Topet-Etchahun*, Euskera, Bilbao 1970, nous donne toutes les variantes recueillies, mais il est obligé de faire un choix pour la version principale; le plus souvent ce choix s'appuie sur un texte écrit de la main de l'auteur ou bien confirmé par lui. Les autres variantes peuvent être dues à des chanteurs ou bien à l'auteur lui-même; ce qui poserait la question de la *version définitive* face à la *version primitive*; en effet n'avons-nous pas entendu Etchahun de Trois-villes, chanter dans son *Agur Xiberoa* les vers, *Agur sorlehkia* (Salut pays natal), mais au cours des fêtes de Tardets, *Agur Atharratze* (salut Tardets)? De toute manière le travail de notre professeur de basque à l'Université de Bordeaux, aura écarté définitivement de l'édition les versions «améliorées» de l'ouvrage de Jean Larrasquet, mais ce dernier livre —comme celui de Sallaberry— ayant pénétré dans de nombreux foyers souletins, maintiendra longtemps dans l'usage populaire les textes «retouchés» par les folkloriste.

Pour nos textes anciens la situation est encore plus compliquée, puisque transmis du XVI au XVIII<sup>ème</sup> s., et certains mêmes par la tradition orale du XIX<sup>ème</sup> s. Luis Villasante dans *Historia de la Literatura Vasca*, Ed. Sendo Bilbao 1961 à la page 39 écrit:

*«son fragmentos escasos e incompletos, y su texto en algunos casos dista mucho de estar bien fijado».*

Textes incomplets, mal fixés, parfois plus complets dans la tradition orale, mais aussi confusion de plusieurs poèmes en un texte. Dans un travail philologique, de caractère scientifique, force nous sera d'écarter les textes recueillis au XIX<sup>ème</sup> s. et de privilégier ceux récoltés au XVI<sup>ème</sup> s.; cependant, dans une étude purement littéraire tous seront à égalité. Les poèmes d'Homère n'ont-ils pas été fixés quatre siècles après leur production? N'y distingue-t-on pas des authentiques, des douteux et des apocryphes? Notre vocabulaire le plus sûr pour le Moyen Age restera celui des toponymes et des anthroponymes, plutôt que celui des chansons de gestes euscariennes.

Que dire, enfin, des imprimeurs de Bayonne, qui m'ont fait écrire que l'enseignement du français au Pays a connu un début d'organisation en 1880 (au lieu de 1808), que Sainte Engrâce au Moyen Age est citée en 1800 (au lieu de 1080); tel cet imprimeur qui croyant à une coquille fit sortir Minerve de la «cuisine» de Jupiter, et tel autre grâce auquel le vers de Ronsard.

*Et Rosette a vécu ce que vivent les roses*

est devenu

*Et Rose elle a vécu ce que vivent les roses*

Ici nous préférons la version définitive au vers original.

Nous-mêmes avons connu de telles hésitations à la lecture du recueil *Orboituz* Ed. Lur, Bilbao, 1976 où les poèmes corrigés par l'auteur avant sa mort, étaient parfois fort différents des versions originales que Jon Mirande nous offrait au moment de leur production. En effet, l'instabilité de notre langue littéraire complique notre tâche: vers 1950 la mode est au guipuzcoan «gipuzkera osotua», vers 1965 au labourdin ancien de Leizarraga et notre auteur suivit ces fluctuations, sans parler des modifications orthographiques qui n'ont pas réussies à s'imposer totalement.

Il nous a fallu, pour réaliser l'anthologie des oeuvres en prose de Jon Mirande *Miranderen idazlan hautatuak* Gero, Bilbao 1976, suivre les indications que l'auteur nous avait données de son vivant concernant l'orthographe et le verbe; cependant nous avons donné la correspondance dans son orthographe et forme d'origine, de même des exemples des variantes du propre auteur, et un texte non modifié quant à l'orthographe. Nous n'avons pas eu le temps de soumettre le travail à notre ami décédé entre temps et sentons l'imperfection de notre propre ouvrage.

Un auteur peut d'ailleurs présenter sur manuscrit plusieurs variantes de ses vers (voir Paul Valéry) et même entre plusieurs éditions réécrire ses poèmes. Laquelle devons nous conserver, la primitive ou la définitive? Et cela qu'il s'agisse de littérature populaire ou savante.

Dans le domaine de l'ethnologie nous avons rencontré les mêmes difficultés et notre solution n'est pas encore la meilleure; c'est ainsi que la lourde diglossie qui pèse sur notre peuple l'entraîne à mêler inutilement des termes romans au basque et nous oblige dans nos enquêtes à relever les gallicismes et les gasconismes, puis à demander aux locuteurs s'ils ne connaissent pas d'autres termes. Ce n'est pas à nous de corriger, ni de choisir le meilleur.

Pour l'oeuvre de Juseff Eguiateguy que nous avons exhumée de son sommeil de deux siècles à la Bibliothèque Nationale de Paris, nos difficultés ont été doubles: d'une part notre auteur écrit en souletin littéraire archaïque ou archaïsant, amélioré par des néologismes empruntés au *Diccionario Trilingue* du Père Larramendi S.J., d'autre part ces textes presque totalement remaniés vers 1780, ont été confiés à un copiste du nom de Jofrion, qui francise «librement» les noms basques et déforme des centaines d'autres mots.

Avec la difficulté de la langue nous avons usé de toute notre patience, utilisé un début de dictionnaire castillan-basque du Père Larramendi édité par Euskera n.º XII, Bilbao, 1967, p. 139 et s., rédigé des centaines de notes philologiques en bas de pages. Notre historien et philosophe citant de mémoire, parfois des auteurs oubliés de nos jours, nous avons ajouté plusieurs centaines de notes historiques; enfin à ces deux mille notes nous n'avons pas voulu rajouter une multitude de (sic) et n'avons pu signaler les centaines d'erreurs de copiste qu'il nous a fallu corriger pour que tous ces textes fort intéressants pour l'histoire des idées, des mythes, des institutions de notre pays deviennent lisibles et utilisables, sans en modifier la langue.

Dans le passé, des bascolgues tels Jean Saroihandy ont, parfois, choisi entre plusieurs textes de pastorales une reconstitution moderniste dans l'espoir que le texte serait utilisé par les pastoraliers contemporains. C'est le cas de *Errolanen trageria*, édité par le Bulletin des Sciences, Lettres, Arts et d'Etudes Régionales n.º I et 2, Bayonne 1927, nous privant des vers anciens dont le vocabulaire nous permet d'affirmer que cette pièce de théâtre a été rédigée pour la première fois au XVème-XVIème siècle (pronoms, *neure*, *heure*, *ore*; conjugaison synthétique de *ebili*, *egon*, factitif en *eraziten* etc.), ce qui nous éviterait de lire partout que la première pièce de théâtre basque est au XVIIIème s, le *Gabonetako ikuskizuna* de Pedro I. Barrutia, puisque l'on écarte les pastorales souletines au nom du bon goût et de la réussite littéraire.

Il est d'autres handicaps à la notation des textes ce sont ceux que dressent nos goûts littéraires et notre éducation rationaliste. Azkue ne répugnait-il pas à recueillir les contes, dits de «Peru ta Maria» Jon San Martin nous le rappelle dans *Literaturaren inguruan*:

«*Itxura denez Peru ta Maria izenez, Bizkai ta Gipuzkoetan ezagutzen diren ipuiñak ez zituen maite Azkuek, bi baizik ez dira ageri bereetan –beste guziak aurkeritxoak baizik eztziran– esanaz.* (Jon San Martin, op. cit. Hordago, Doostia, 1980, page 122).

Pourquoi fallait-il aussi qu'Azkue fut le seul à mener cette lourde tâche de collecte? Pourquoi n'aurait-il pas eu les goûts et les méthodes d'une époque où la langue et la culture basque étaient méprisés? José Miguel Barandiaran, par contre, a pu travailler dans d'autres conditions, dans une autre atmosphère de recherche; il a pu échapper aux nécessités de la défense de la langue, et ses textes ethnographiques sont, presque, sans erreurs: nous avons pu lire le texte de notre ethnologue, «*Materiales para un estudio del pueblo vaso, en Liguinaga*» in *Ikuska* numéro 4 et suivants, où le souletin, dialecte difficile pour les non-locuteurs, est bien transcrit; de même, semble-t-il, pour les textes de tous dialectes notés avec leurs caractéristiques et leurs défauts».

Toutes ces observations doivent nous inciter à beaucoup de prudence dans nos notations; nous avons d'autres points de vue sur la recherche et surtout davantage de commodités que nos aînés, qui travaillaient à noter sur carnet des propos inreproductibles, tandis que nous disposons de magnétophones qui peuvent nous répéter les textes. N'oublions pas, toutefois, combien une technique trop lourde peut modifier le comportement des collaborateurs, familiers d'un certain exhibitionnisme radio-télévisé, surtout lorsque nous connaissons mal les personnes interrogées. Parfois, les éléments ethnologiques les plus intéressants sont confiés hors du questionnaire dans une conversation quotidienne, alors que le magnétophone nous manque.

Actuellement nous pouvons nous fier aux textes des ethnologues Jon San Martin, José María Satrustegui et des autres disciples de Barandiaran. De même en philologie Pierre Lafitte, Jean Haritschelhar, L. Mitxelena nous donnent un exemple d'une rigueur et d'une précision rares en ce domaine.

Il nous reste beaucoup à faire. Souhaitons que cela se fasse dans les meilleures conditions.

## Metodologías de la recolección de textos

Las metodologías y el arte de la recolección de textos de transmisión oral han sufrido muchos cambios ajustándose a la mentalidad de cada época.

En el campo de los estudios vascos, una antigua costumbre entre filólogos y etnólogos tendía en mejorar los textos recogidos. Azkue nos afirma la necesidad de «restablecer la verdadera sintaxis vasca» y purificar el vocabulario de la literatura popular en su colección *Euskal Erriaren Yakintza* (p. 19-20); con el *Cancionero Vasco* llega más allá: nos da sus poemas en lugar de ciertos versos populares que considera de mala calidad por ser eróticos o picarescos. Tenemos sospechas de que los puristas Oihenart, Iztueta, Sallaberry y sobretudo Barbier y Larrasquet han actuado de manera semejante, mejorando los textos colectados, en el siglo XIX y XX.

En su libro *L'oeuvre Poétique de Topet Etchahun*, el profesor Haritschelhar de la Universidad de Burdeos, nos da el ejemplo de una metodología moderna, pues el autor de esta obra nos presenta todas las variantes de los versos recogidos; cuando lo puede hacer, toma por base la copia primitiva de mano del poeta que estudia. Desgraciadamente el pueblo aprende las coplas «mejoradas» en el libro de Larrasquet.

Con los fragmentos de gestas vascas del medioevo las dudas no son menores las transcripciones son del siglo XVI y en el peor caso del siglo XIX; desde el punto de vista científico tenemos que dudar de todo lo que no ha salido directamente de mano de un autor, porque sabemos la influencia de los gustos personales en la eliminación de las coplas que no nos gustan, o la costumbre de mezclar coplas procediendo de varios poemas de transmisión oral. Desde el punto de vista literario todas las coplas tienen su valor aunque hayan sido recogidas cuatro siglos, pasado su creación, como en el caso de Homero y también parte de nuestras gestas.

Con las obras literarias impresas nos encontramos con varias versiones de un texto idéntico, no solo por arte del escritor, sino también por la inestabilidad del euskara literario. Así ocurrió con el poeta Jon Mirande que escribió en guipuzcoano literario según la moda de 1950, y hacia 1965 en labortano antiguo siguiendo la nueva tendencia. Cuando empecé la colección de su obra en prosa me dio unos consejos para modificar la ortografía y el verbo de sus textos anteriores. Entretanto murió nuestro poeta y no pude consultarle, así vio la luz *Miranderen idazlan hautatuak*, en la editorial Gero, Bilbao.

En el campo de la etnología andamos con mas cautela, porque la diglosia de nuestro pueblo nos obliga a notar los galicismos, gasconismos y castellanismos, no tenemos el derecho de corregir, sino de preguntar si conocen otra palabra.

El peor caso de lectura de un texto nos acaeció con nuestro estudio crítico y transcripción de las obras de Juseff Eguiateguy, autor vasco desconocido del siglo XVIII. Con una caligrafía hermosa la copia es pésima, sale de la pluma de un tal Joffrion que no conocía el euskara; el texto está escrito en suletino arcaico, plagado de neologismos Larramendianos. He tenido que limitarme en explicar las citas, explicar el vocabula-

rio, llegando a 2.000 notas sin indicar los centenares de erratas del copista, que he corregido.

A veces, como en el caso de Saroihandy, se publica el texto más moderno, con la esperanza de ver representado la tragedia impresa, apartando las coplas antiguas que prueban la existencia de un texto primitivo del siglo XVI, de la tragedia suletina *Errolanen trageria*. La elección de los textos obedece a gustos personales, así Azkue no quería notar los cuentos de «Peru ta Maria», calificados de «niñerías».

Azkue se dedicó a su labor ingente, porque nadie se comprometió en tarea semejante y dirigiéndose, con disculpas, a su madre escribió:

«Pero como sabéis, madre, el pueblo, todo pueblo no crea *de suyo* otra cosa que ñinerías como esas. Las cosas grandes, en cambio, las verdaderas creencias, le vienen de lo alto» (op. cit. p. 6 del prólogo).

José Miguel Barandiarán anduvo en otro ambiente; la defensa de la lengua y de la cultura vasca ya no era la nube que oscurecía las investigaciones etnológicas y en «Materiales para un estudio del pueblo vasco» en Liguinaga in *Ikuska* n.º 4 y siguientes, el etnólogo de la nueva escuela, nota casi perfectamente el dialecto suletino nuestro, aunque sea tan diferente de su habla de Ataun. Ahora podemos confiar en los textos de Jon San Martín, José María Satrústegui y otros seguidores de J.M. de Barandiarán en etnología. En el campo de la filología estamos lejos todavía del rigor y de la precisión de un P. Lafitte, de A. Zavala «Auspoa», J. Haritschelhar y L. Mitxelena.

Ya no tenemos las disculpas de nuestros mayores; el ambiente de los estudios vascos ha mejorado, podemos notar los textos, con sosiego, escuchando una cinta magnetofónica en nuestro despacho, volviendo atrás cuando queremos, sin que una sola palabra del discurso se pierda. No olvidemos, por tanto, las dificultades psicológicas que surgen cuando llega uno, con una técnica pesada, a investigar: la imagen de la televisión y del cine lleva los interrogados a la jactancia y al exhibicionismo, cuando no se conoce bien a la gente investigada, como lo hemos discutido en un seminario mensual de etno-medicina de París. Además, ocurre que lo más interesante lo dice la gente fuera de un cuestionario en una conversación amistosa, cuando nos falta el magnetófono.

Nos queda mucho que hacer. Ojalá que sea en las mejores condiciones de metodología.